

attaquaient le quatuor de Debussy... Changement curieux. Ces musiciens sont remarquables et que leur reprocher ? Nulle faute apparente. Comment se fait-il donc que le chef-d'œuvre ne nous ait point envoûtés absolument ? Il semble que de moins savants artistes, mais nés sur notre sol, aient mieux rendu parfois le charme subtil de cette impondérable musique. Il suffit d'un rien, de nuances qu'on ne sait expliquer, pour maintenir ou faire osciller ce fragile équilibre. Faut-il être de chez nous pour comprendre parfaitement Debussy ? Voilà ce qui n'est pas impossible, — et la leçon serait bonne à recueillir.

Plus récemment, la même S. M. I. nous a donné son concert ordinaire du mois. Programme assez « mêlé », — quelques médiocrités, un peu d'ennui. Mais quand on s'impose d'offrir beaucoup d'inédit, ces accidents sont inévitables. Il faut du moins signaler un *Piano-Rag-Music* de M. Strawinsky, lequel est fort drôle ; ce sont des amusements qui ne doivent pas trop durer, pour garder leur prix : celui-ci est court. Des paquets d'accords acides, un tumulte endiablé, tous les procédés du curieux artiste jetés comme pêle-mêle, mis en vrac, un mouvement perpétuel qui, çà et là, donne à peine le temps d'éclorre à une petite fleur de poésie et la dissimule aussitôt ; c'est évidemment une piquante distraction mais vous n'y chercherez pas de très grand art... Trois fragments du *Roi David* (oratorio, je pense, ou quelque chose d'approchant) de M. Honegger, chantés par M^{me} Scheridan, pouvaient surprendre ceux qui croient trop aux révolutionnaires. Ces fragments sont fort courts, ce qui est très moderne..., mais ils ont d'autres qualités : et c'est principalement leur belle ligne et leur vivante allure, et aussi leur style très décoratif ; ces pièces « dans le style ancien » parfois font penser à Bach ou à de plus vieux maîtres. Moins excentrique, parce qu'il est plus sûr de sa force, M. Honegger, qui sait très bien renoncer aux assaisonnements pimentés quand ils sont hors de saison, est probablement, comme on dit, le « tempérament musical » le plus intéressant de notre jeune groupe ; je ne serais point du tout surpris qu'il devînt un compositeur parfaitement remarquable et je m'en réjouirais.

Nos jeunes artistes ont beaucoup de considérations pour la musique nègre, et il ne faut point se hâter de les en railler ; car certaines mélodies plaintives du pays noir semblent poétiques, fraîches et séduisantes à des esprits qui ne sont point révolutionnaires. De même la sculpture nègre, dont on a fait une exposition il y a deux ans, est aujourd'hui, ou était hier (car tout change si vite), fort à la mode, et il faut avouer que certains de nos sculpteurs ne l'imitent que trop bien ; mais là encore il convient de réfléchir avant de crier haro ; M. Clouzot, homme de goût et homme fort savant, a consacré tout un

livre¹ à cet art peu connu et il le loue volontiers, non point en ethnologue, mais en esthéticien. Et je ne vois pas de raison pour que des hommes qui ont le teint foncé n'aient pas inventé un art véritable. Mais je crois qu'il y a nègres et nègres, et de la Polynésie à l'Amérique ou au Tanganyka la distance est assez longue : voilà de quoi constituer plus d'une école...

Que vaut à l'égard de la race l'orchestre nègre qui a fait courir tout notre frivole Paris au Théâtre des Champs-Élysées ? S'il faut l'avouer, je le crois un peu blanc... un peu européen, si vous voulez. Au surplus, des musiciens rassemblés sur cette vaste scène, devant un public fort élégant, les uns étaient en effet parfaitement nègres, d'autres n'étaient que de simples mulâtres, et d'autres moins encore : je veux dire qu'ils avaient notre teint. Toute la gamme du noir au blanc se voyait dans ce *Most famous American Southern Syncopated Orchestra*, c'est-à-dire : le très célèbre orchestre synchronique sud-américain. (Qu'est-ce qu'un orchestre qui ne serait pas synchronique, juste ciel ?) Une ou deux de leurs chansons paraissent nées dans les plantations tropicales ; elles ne sont pas absolument admirables ; les autres, influencées par la romance des civilisés, ne valent rien... Quant au reste, nous le connaissons sous le nom de jazz, mais ce jazz est énorme, savoureux, plantureux, fort comique. Il est clair que le *Syncopated Orchestra*, en errant dans nos capitales, s'est de plus en plus européenisé. Quelqu'un qui l'a entendu à Londres, il y a un an, m'assure qu'il était alors bien plus nègre et qu'il s'est gâté. Quoi qu'il en soit, voici à peu près la composition de cette « band » : à chaque extrémité un piano (des Gaveau, voilà qui est nègre). A l'intérieur de ce cadre une rangée de banjos et des doigts qui grattent incessamment les cordes grêles : nous sommes en pays noir ; nous en sortons bientôt, grâce à 4 violons massés dans un coin, 1 contrebasse à l'opposé ; puis 2 cymbales, 2 cornets, 2 trombones, 2 saxophones ; enfin, au sommet, le roi du jazz, l'homme de la batterie, un vrai nègre aux muscles solides, à la face épanouie, la figure la plus sympathique du monde. Assis devant sa potence métallique où pendent mille instruments bruyants, devant sa grosse caisse, ses cymbales, et ses tambours, M. Buddie Gilmore ruisselant de sueur, mène le tintamarre le plus acrobatique qui se puisse rêver ; c'est un virtuose et véritablement très fort... Près du spectateur, longeant la rampe, deux rangs de chanteurs assis sur leurs chaises et qui, quand ils ne chantent pas en chœur ou en soli, se trémoussent comiquement aux sons de l'orchestre, frappant du pied, dodelinant de la tête, balançant leur torse, poussant même des cris rauques, enfin saisis, bien que ces mots

1. Il a paru d'abord, si je ne me trompe, et du moins en partie, dans la sérieuse *Gazette des Beaux-Arts*.

jurent, d'une lente frénésie, et toujours vissés sur leurs chaises. Cependant la musique se déchaîne, les pianistes tapent sur leur clavier, on caresse les banjos dont le murmure d'insecte est injustement noyé par des sons plus puissants, des violons glapissent, les trompettes bouchées s'emplissent d'air, un prodigieux trombone exécute sans discontinuer de longs et monstrueux glissandos et parfois, dans les passages « doux », atténue le son en couvrant le pavillon d'un chapeau melon... Quant au chef d'orchestre, M. Wellmon, ganté de blanc et costumé en général haïtien, pantalon bleu clair, dolman sombre, des galons partout, il n'a cure de battre la mesure comme fait par exemple son confrère, M. Chevillard. Il se promène parmi ses musiciens, retient celui-ci, anime celui-là, inspecte curieusement l'intérieur d'un piano, surveille le pavillon d'un cornet, rêve un instant, puis se précipite en coup de vent sur M. Buddie, le somme de taper plus fort, ce qui paraît impossible..., le menace en riant, ou bien au contraire, prudent, retient l'orage qui va tout fracasser... *Quos ego...* Et il revient à pas lents, souriant et ravi, faisant signe au public que « c'est tout de même joliment bien ». Mais le plus curieux de ces exercices, c'est le *Drum solo...* que le programme paraphrase ainsi : *quintessence de jazz*. L'excellent Buddie descend des hauteurs, s'avance jusqu'à la rampe avec sa grosse caisse, son petit tambour et une collection de baguettes. Et le solo commence. Parfois, exalté, il lance une baguette en l'air, la rattrape, en saisit une autre et tape toujours. Enfin, n'y tenant plus, il saute dans la salle et de deux baguettes croisées, comme d'immenses ciseaux, il fait mine de tailler les cheveux à un monsieur chauve ; il remonte, recommence sa gymnastique et s'arrête enfin, épuisé... Ce « concert » dure deux heures et on ne s'ennuie pas un instant. Je comprends qu'on y ait couru. La vie est triste. Et c'est une honnête distraction... Mais voilà des sources d'inspiration pour la fantaisie de M. Cocteau, aidé par les Six, et de quoi fabriquer je ne sais combien de *Bœuf sur le toit*.

Les Ballets russes nous ont fait une de leurs courtes visites entre deux trains ou deux paquebots. Ils logeaient cette fois dans l'aimable théâtre de la Gaieté Lyrique. Toujours errants, toujours changeants. C'est ainsi que M. Massine, après plusieurs autres, les a quittés et que M. Slavinsky l'a remplacé comme maître de ballets ; je ne déplore pas plus qu'il ne sied le départ de M. Massine, dont hier encore on vantait l'incomparable génie, l'audace révolutionnaire et l'art véritablement moderne, mais dont la chorégraphie, un peu raide, anguleuse et géométrique, ne me plaisait qu'à moitié. La compagnie de M. de Diaghilew, jamais satisfaite et toujours en quête de nouveau (voilà qui est excellent et bien plus rare qu'on ne